

Entrevue PEF, le prince des mots tordus

Aurélien Boivin and Roger Chamberland

Number 65, March 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boivin, A. & Chamberland, R. (1987). Entrevue : PEF, le prince des mots tordus. *Québec français*, (65), 40–42.



Comment en êtes-vous venu à vous intéresser aux jeunes et à adopter une visée didactique?

Tout auteur est quelqu'un qui instruit les enfants, d'une certaine façon, car ils le lisent et finissent par apprendre quelque chose par la lecture. Ma démarche est née du fait que, à l'école, j'ai perçu une absence totale de plaisir, d'humour et de vie aussi, dans l'enseignement que je recevais et cela m'est resté sur le cœur. J'avais envie d'apprendre mais j'étais pris dans un système d'enseignants et d'enseignés. Mon livre d'allemand, je le percevais comme une charge pesante. Je ne trouvais pas, dans l'enseignement de la littérature allemande, quelque chose qui correspondait au besoin de l'enfant que j'étais.

Les enfants qui vous lisent ont déjà reçu un certain enseignement auprès des professeurs. Selon vous, que leur apportez-vous en plus?

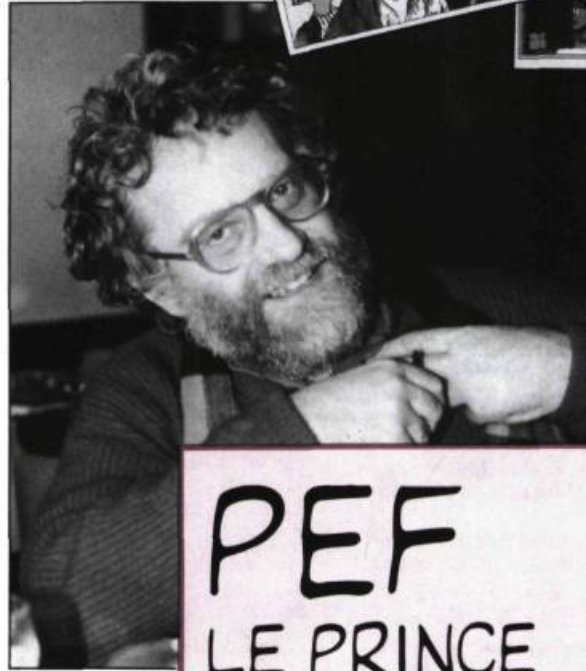
D'abord, je leur apporte de vraies histoires dans la mesure où je pense que les manuels de didactique de la lecture ne sont pas de vrais livres. Je pense que les manuels scolaires ont été faits jusqu'ici par des techniciens de la lecture et non par des créateurs. On a mis la lecture en code et on a construit des histoires dans lesquelles il y a des répétitions de syllabes. Cela est sans doute valable pour la mécanique de l'apprentissage de la lecture, mais non pour la perception du livre en tant qu'aventure littéraire comportant un début, une action, une fin. Je suis certain que beaucoup d'adultes ne retouchent plus à un manuel scolaire parce

que, dans leur esprit, il est synonyme d'ennui profond et d'artificialité. Il y avait là, je crois, un énorme progrès à faire. Je connais maintenant un grand nombre d'enseignants en France qui utilisent mes livres pour l'apprentissage de la lecture. Je pense notamment à un livre qui s'appelle *Moi, ma grand-mère*, dans lequel chaque page commence par la même phrase: « Moi, ma grand-mère est cosmonaute », « Moi, ma grand-mère est mousquetaire du roi »... Il y a de plus en plus de bibliothèques en France dans lesquelles le manuel scolaire figure en bonne place, sur le même pied que le livre de fiction.

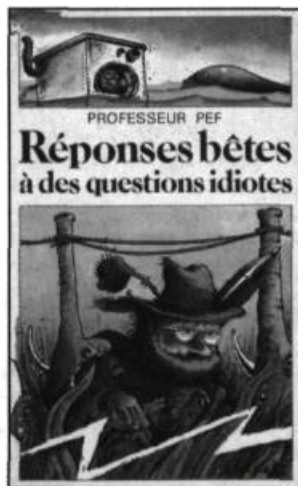
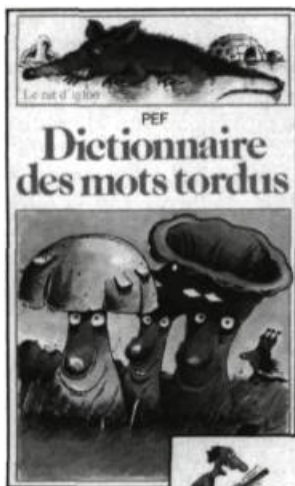
Ne tentez-vous pas de contester la société par le biais de la bande dessinée? Je pense en particulier au rôle de la femme dans *le Prince de Motordu*.

Dans *le Prince de Motordu*, il y a juste une phrase sur le travail des femmes à la maison: c'est à la fin quand le Prince passe l'aspirateur et que sa femme, la

Princesse Dézécotte, lit le journal sportif. Ainsi mise en évidence, une telle situation rebiffe l'enfant, parce que je fais le contraire des autres auteurs. Dans plusieurs manuels scolaires, en effet, on voit l'homme lire le journal. Encore aujourd'hui dans les livres de 6^e, la femme s'occupe de l'entretien ménager pendant que le mari lit son journal. C'est une petite contestation à l'intérieur des livres dont je laisse cependant la discussion aux lecteurs, aux parents, aux enseignants. Car je n'ai pas l'intention de réformer la société. Voilà qui amène, à coup sûr, une réflexion dans l'entourage de l'enfant qui doit se demander qui, ailleurs, passe l'aspirateur. Mais il faut être très modeste avec l'enfant. Il peut se rendre compte aussi, dans *le Prince de Motordu*, que c'est la femme qui enseigne. Il voit que c'est un métier qui est féminisé, car il y a de moins en moins d'instituteurs en France. C'est devenu un métier d'appoint.



PEF
LE PRINCE
DES MOTS TORDUS



Au niveau didactique, n'y a-t-il pas un danger pour certains élèves qui connaissent des difficultés d'apprentissage de voir des mots tordus, comme on les appelle dans votre œuvre?

Je dirais que c'est le danger d'une boîte d'allumettes. Est-ce bien raisonnable de fabriquer des allumettes qui pourraient tomber entre les mains des enfants? On a besoin d'allumettes comme on a besoin de livres. Tout est dans la façon de s'en servir. Chacun est libre d'inventer du matériel destiné aux enfants. Le problème est plus complexe parce qu'il s'agit d'un livre qui fournit des renseignements. Qui dit livre dit enseignement; qui dit enseignement dit école. Je ne suis pas un fabricant de manuels scolaires. Je n'ai pas pour but d'enseigner la façon d'apprendre à lire. Je suis quelqu'un qui fait un livre qui va s'ajouter à d'autres livres placés dans les bibliothèques. L'enseignant est libre ou non, dans son école, de présenter mon livre en fonction du degré de distanciation ou d'esprit critique de l'enfant, libre de le commander ou non pour la bibliothèque de l'école. Deuxièmement, il me semble important d'attirer l'attention de l'enfant de façon ludique sur la magie de l'écriture. Mes mots tordus servent justement à attirer l'attention des enfants sur l'organisation des mots, des lettres à l'intérieur d'un mot. On dit souvent à un enfant que, s'il change une lettre dans un

mot, il commet une faute. Je ne favorise pas cette conception judéo-chrétienne de la faute dans mes livres. Je place une lettre à la place d'une autre pour créer un autre mot, parfaitement français. Je mets donc à la disposition de l'enfant un matériau, les mots, qu'il ne maîtrise pas toujours bien mais avec lequel il peut inventer d'autres mots par le simple déplacement d'une lettre ou d'une syllabe. J'ai été invité à participer récemment au congrès des orthophonistes. Mon modeste propos a porté sur les jeux de mots: je leur ai montré que je dessinais un prince qui se déplaçait sur une toiture au lieu d'une voiture ou qui gardait un troupeau de boutons. Ils ont trouvé dans mes propos et dans mes façons d'agir avec les mots un matériau qui dédramatisait le problème de l'écriture pour les enfants en difficulté. Un prince devenait un héros à cause de sa dyslexie qu'on arrivait à domestiquer, à apprivoiser. Les orthophonistes ont fait du *Prince de Motordu* leur petit livre rouge qu'ils n'hésitent pas à mettre entre les mains des enfants dyslexiques.

À partir du *Prince de Motordu*, les enfants ont appris à créer par la distorsion des mots. Dans les écoles, les concours de mots tordus se multiplient. Les enfants ont beaucoup de plaisir à décortiquer une phrase où les mots sont tous tordus.

Comment réagissez-vous devant une telle situation? Vous attendiez-vous à une telle réaction?

Je suis quelque peu dépassé par les événements. Je suis un peu l'apprenti sorcier. On ne sait pas à l'avance quel va être le destin d'un livre. Il y a des livres auxquels j'ai beaucoup cru et qui ont un destin très fragile. Il y a des livres auxquels je ne croyais pas du tout et qui ont eu beaucoup de succès. Je ne croyais pas au succès du *Prince de Motordu*. Je suis complètement dépassé par les enfants eux-mêmes. Récemment, des enfants m'ont accueilli dans une classe, en me disant: « Cher Pef, j'espère que nous

allons casser des mamans imperméables entre nous. » J'ai ressenti une grande joie. Les enfants peuvent jouer avec le jouet le moins cher du monde, le mot, alors que les jouets en plastique sont devenus très chers. Car j'avais réfléchi longuement sur la matière première dont le cours ne pourrait pas subir d'avatars comme le cours du pétrole et qui pourrait satisfaire les enfants et les créateurs. Je m'étais alors rabattu sur le mot, le jouet le plus économique du monde et le plus permanent. Mais je n'ai pas inventé le jeu de mots. Tout le monde en a fait, depuis Molière en passant par votre grand artiste Sol, qui est fantastique.

Ne pensez-vous pas qu'en utilisant le jeu de mots vous favorisez, d'une certaine façon, l'élitisme en éducation? Seuls les plus brillants comprennent le jeu de mots du pompier qui tombe amoureux d'une flamme.

Y a-t-il une raison de ne pas faire de livre sous prétexte qu'il y a des millions d'enfants (et d'adultes) dans le monde qui sont illettrés? Je travaille pour une élite qui sait lire. Je suis complice comme tous les autres auteurs. Le problème fondamental, c'est celui de la pratique de la lecture dans tous les pays, y compris en France. Les enfants n'ont pas la rapidité de lecture suffisante pour comprendre une histoire. Certains élèves de collègues m'ont dit: « Pef, comment veux-tu qu'on lise tes livres? On a l'impression, quand on lit un livre, de voir un film policier au ralenti. 30 secondes de film policier au ralenti, c'est possible, mais plusieurs heures, on ne peut pas ». Ce sont eux qui avaient la formule. Je suppose que, en amont de moi, le travail a été fait par les enseignants. La littérature est un art bourgeois fait pour les élites. Je me suis toujours baigné dans un grand terrain de culture. Mon père était metteur en scène de théâtre. Il a monté plusieurs pièces de Victor Hugo, dont *les Burgraves*, et il a écrit une adaptation de *Quatre-vingt-treize*. Il serait injuste que je sois taxé de créateur de bouquins élitistes. Le système des mots tordus n'est pas l'ensemble de mon œuvre; il ne représente que le 30^e de mon œuvre. Mais le *Prince de Motordu* est le plus populaire et le plus vendu. Les autres livres que j'ai réalisés sont écrits dans un vocabulaire tout à fait accessible. Une des plus grosses difficultés de ce métier d'écrivain pour la jeunesse, c'est de savoir parler aux enfants sur la même longueur d'onde. Il faut oublier cet environnement culturel dans lequel baigne et ronronne la littérature dite adulte et normale. Il faut choisir le vocabulaire, les mots, utiliser une trame, une rythmique, qui font que les enfants se sentent à l'aise dans les textes que vous écrivez pour eux. Qu'on relise *Rendez-moi mes poux!*

N'y a-t-il pas dans vos livres un clin d'oeil au monde adulte, un double niveau, celui qui s'adresse aux enfants, l'autre qui s'adresse aux adultes?

Les enfants ne sont pas seuls; ils sont entourés d'adultes. J'é crois que c'est ça qu'il faut essayer de bien saisir. On ne fait pas de livres pour enfants sans aussi penser aux adultes. Il y a là une raison économique évidente car, bien souvent, ce sont les adultes qui achètent les livres pour les enfants. C'est rare qu'un enfant achète un album, d'autant plus que l'album est cher. De plus, les adultes et les enfants composent la société. Voici une anecdote significative: une gamine contente d'un de mes livres, parce qu'elle y avait passé un bon moment intéressant, l'avait apporté chez elle. Le soir, alors qu'elle était couchée, elle a entendu rire ses parents, de l'autre côté de la cloison, occupés à lire son livre. C'était elle, et elle seule, qui avait apporté quelque chose qui avait permis un instant de bonheur chez ses parents. Moi, je n'invente rien. Tout ce dont je vous ai parlé, ce sont des exemples vécus. Je ne suis pas le bon Dieu, je ne suis pas un fabricant de miracles. Je me contente de livrer, dans mes livres, quelques anecdotes. Il y a des non-actes de lecture, dont je ne peux pas vous rendre compte puisque je ne les connais pas. Ce que j'aime, par contre, c'est d'établir une complicité, un rapprochement entre le monde des adultes et le monde des enfants, que toute une famille puisse se sentir bien autour de mes livres. J'aime offrir des livres autour desquels se crée le contact car l'enfant recherche le contact avec ses parents, avec le dictionnaire. Voilà une donnée nouvelle de la littérature de jeunesse; cette complicité parent-enfant.

Vous parlez de complicité; on pourrait aussi parler du respect que vous avez pour les enfants. Sentez-vous des retombées de ce respect lorsque vous rencontrez les enfants?

Il est certain que mes dessins ne respectent pas l'enfant au niveau de sa représentation. Mes enfants sont des caricatures d'enfants; ils ont de petits grands nez dressés vers le ciel. Ils sont parfois mal boutonnés ou habillés de façon surprenante; ils se déplacent de façon extrêmement rapide et agile. On ne peut pas dire que j'idéalise l'enfance. Le respect de l'enfance passe par cette recherche de contacts, par cette espèce de critique de l'enfant qui me vaut leur affection, parce que je les ai respectés en osant les caricaturer. C'est un propos qui est aussi relativement nouveau en littérature de jeunesse: mettre les enfants de son côté tout en ayant un bon esprit critique. Les enfants se déplacent comme des flèches, ils sont insaisissables, ils sont savonnés. Il ont un don d'ubiquité, ils sont insupportables, fatigants. En en rendant compte, je crois qu'on respecte leur état physique, qui est un état électrique. Je dis souvent que les enfants sont radioactifs. C'est pour cela que je voudrais que les enseignants aient parfois moins d'enfants par journée pour qu'ils puissent faire autre chose. Ils ne sont pas des gens à qui l'on confie des enfants 7 heures par jour continuellement. Ma vie est partagée entre mon temps de création et mon temps de rencontre avec mes lecteurs.

Vous êtes illustrateur et vous êtes créateur; vous exercez donc un double métier qui se rejoint, à un certain moment donné. Lequel préférez-vous?

C'est un très grand bonheur de faire les deux. Vous écrivez le mot *maison*, vous faites déjà le dessin, parce qu'il y a

les lettres: m, a, i, s, o, n, mais c'est un dessin standard car il doit être ouvert à la compréhension générale; on doit pouvoir percevoir le mot *maison* chaque fois qu'on l'écrit. C'est déjà un dessin mais, dès que vous vous attaquez à la représentation dessinée d'une maison, l'aventure commence. Dans le dessin, il y a une explosion, une force vraiment centrifuge qui s'exerce au niveau de l'intention. Le mot *maison*, c'est plutôt centripète, ça ramasse. Le dessin, au contraire, est exponentiel. C'est, à mon avis, une chance de pouvoir s'accommoder des deux. Lorsque je pense mes livres, je les pense autant au niveau visuel qu'au niveau de l'écriture. Je ne pensais pas pouvoir écrire sans jamais dessiner à côté. Dernièrement, il m'est arrivé une aventure: un jeune dessinateur de France a réalisé des dessins d'animaux tous coincés dans une seule page. Une baleine, un lion, une girafe... C'est un bel album. On a l'impression qu'on se moque des animaux et que l'homme n'est pas épargné. Je suis tombé amoureux de quelques dessins à une exposition à Bologne. J'ai publié ces dessins et je me suis chargé des textes. Je n'avais donc plus du tout à penser à l'illustration; je n'avais que les mots à ma disposition. J'ai dessiné avec les mots en poussant les mots très loin.

Il ne s'agit pas là de mots tordus. Mais j'ai ressenti beaucoup de plaisir au contact des lettres dans les mots. J'ai poussé mon propos comme si je travaillais graphiquement autour des mots.

Pef, l'ami des mots, Québec français vous dit merci.

Propos recueillis par
Aurélien BOIVIN et
Roger CHAMBERLAND

L'AVANT-TEXTE

L'écriture « dans tous ses états » examinée par ses auteurs/auteures mêmes...

Comment écrivent les Normand de Bellefeuille, France Daigle, Joseph Bonenfant, André Gervais, Louise Desjardins, Philippe Haeck, Renaud Longchamps ?

De l'avant-texte 1, numéro 182 4,50 \$

De l'avant-texte 2, numéro 191 6 \$

nbj

Dans les bonnes librairies — Diffusion Dimédia
ou chez l'éditeur

C.p. 131, Outremont, Qc H2V 4M8